

William Marx

UN BORDEL

N'en déplaise aux mânes du cardinal de Richelieu, qui repose innocemment dans la chapelle voisine, il faut avouer qu'une bibliothèque de recherche comme celle de la Sorbonne n'est en vérité qu'un vaste, intense et merveilleux bordel.

Et je ne fais pas référence par là aux privautés en tout genre qui purent ébaudir ces augustes murs pendant la révolution de mai 1968, lorsque l'amour fut préféré à la guerre et que le Quartier latin devint un terrain de jouissance sans entraves, non plus qu'aux graffitis qui longtemps ornèrent les cloisons des latrines et qu'une rénovation si complète a dû j'en suis certain faute d'avoir eu l'occasion de le vérifier par moi-même effacer de tous les carreaux de céramique, enfin restaurés à leur blancheur primitive, mais non point des mémoires de tant de lecteurs heureux autrefois, lors des pauses imposées par la nature, de trouver sinon de la culture, du moins de quoi lire même au petit coin. Je souhaite aux lecteurs d'aujourd'hui et de demain autant de lectures et de rencontres instructives, et me réjouis que la bibliothèque y ait pourvu officiellement en prévoyant désormais des espaces de détente et de discussion, modestes mais précieux défouloirs des fatigues mentales accumulées sous les lampes vertes à absorber à flux continu centaines de pages après centaines de pages.

Nul épais matelas pourtant dans ces défouloirs, nul rideau cramoisi aux franges froufroutantes, nul bidet aux louches fréquentations : le bordel dont je parle n'est pas de cet ordre.

Je ne fais pas davantage référence à une quelconque désorganisation de la bibliothèque de la Sorbonne, à Dieu ne plaise : l'ordre est vital à toute institution de ce genre, un livre mal rangé est un livre perdu, et je recommande à ces lieux la seule anarchie des in-quartos et in-octavos empilés en tour de Babel sur les tables des lecteurs ou s'interpénétrant voluptueusement page contre page dans une copulation toute figurative.

Non, le bordel que j'envisage ici relève d'un ordre plus intellectuel : c'est celui de tout temple du savoir, où l'amour de la connaissance, loin d'être un vain slogan, s'inscrit dans la vie même et la chair de ceux qui le fréquentent. Platon déjà le disait plus de deux mille ans avant Freud : la *libido sciendi* est de même nature que la *libido amandi*, l'une et l'autre allant de pair, se complétant ou se compensant selon le cas.

Les bibliothèques sont les boudoirs des fornications les plus hautes, les plus extrêmes, les plus échevelées, et celle de la Sorbonne invite à des performances astronomiques dignes d'un film à la Cecil B. DeMille : avec ses quarante kilomètres de rayonnage supportant des ouvrages de deux centimètres d'épaisseur en moyenne, elle conserve deux millions de volumes de deux cent cinquante pages

environ, soit cinq cents millions de pages d'à peu près trente-deux lignes, c'est-à-dire seize milliards de lignes qui, déroulées les unes à la suite des autres, à raison de dix centimètres chacune, formeraient à la queue leu leu un mince ruban de texte long d'un million six cent mille kilomètres, capable de réaliser deux allers-retours complets de la terre à la lune ou de ceinturer quarante fois notre globe terrestre, pelote non point de laine mais de mots et de phrases roulant, se déroulant et s'enroulant éternellement dans le cosmos au rythme des lectures.

Irremplaçable boule cosmique de texte : elle ne forme rien de moins que le génome de l'humanité, où s'encode et se décode en tant de langues le plus important de ce qui fut écrit, vécu et pensé durant plus de cinq mille ans sur cette terre. Si l'homme venait à disparaître, la bibliothèque de la Sorbonne pourrait à elle seule fournir à quelque archéologue extraterrestre, nouveau Micromégas, le moyen de reconstituer le principal de nos pensées, de nos créations, de nos émotions, de notre vie, non moins que celui des quelque deux cents générations qui nous précédèrent depuis l'invention de l'écriture. Quand viendront sur ces tables poncées de frais d'autres lecteurs frais émoulus écrire leurs thèses de doctorat et mettre au point leurs livres et articles, ils ne feront somme toute que déchiffrer ce code génétique universel pour à leur tour l'enrichir, le diversifier, le complexifier et multiplier l'humanité elle-même en la prolongeant et en créant celle de demain. Ainsi va la propagation de l'espèce selon une volupté toute cérébrale, où l'amour du savoir engendre du savoir : le pluriel est la vocation de ce temple *des* humanités ou de ce bordel, au choix.

Nulle plus belle mission n'est signifiée par la grande toile de l'escalier d'honneur, qui montre les Muses éveillant l'âme humaine en lui insufflant le désir de hiérogamies idéales : quand rouvre une bibliothèque, c'est le désir qui lève, et un espoir nouveau de sauver en nous et hors de nous un petit peu d'humain.